

RÉALISATRICES: OÙ SONT LES POINTS DE BLOCAGE?

Même si la France n'est pas le plus mauvais élève européen en la matière, le parcours des réalisatrices s'y apparente à une course d'obstacles dont les haies seraient de plus en plus hautes. Face à une situation à présent clairement identifiée, les premières solutions sont apparues, mais d'autres réponses incitatives, voire contraignantes, restent à imaginer.

■ PATRICE CARRÉ

Aline
de Valérie Lemercier.

© JEAN MARELEROY

La tribune portée par Fanny Cottençon, Virginie Despentes et Coline Serreau, qui interpellait, le 11 mai 2012, le Festival de Cannes sur l'absence totale de films de réalisatrices pour sa 65^e édition, est à l'origine d'une cascade d'événements. En mars 2013, Bérénice Vincent, Delphine Besse et Julie Billy fondaient Le Deuxième Regard et présentaient, début octobre de la même année, une Charte de l'égalité dans le secteur du cinéma, signée par Aurélie Filippetti et Najat Vallaud-Belkacem, alors ministres de la Culture et du Droit des femmes. Deux mois plus tard, le Festival des Arcs créait le prix Sisley-Les Arcs Femmes de cinéma, qui débouchait en 2016 sur la production d'une première étude interrogeant la position des réalisatrices et les politiques en leur faveur dans les pays européens. L'année suivante, le Lab Femmes de cinéma prolongeait cette démarche en l'inscrivant dans la durée. Le secteur de l'animation engageait des démarches similaires. Les Premières Rencontres internationales des femmes dans l'animation se déroulaient le 12 juin 2017 à Annecy, juste avant l'ouverture de la manifestation. La nouvelle étape d'un travail de longue haleine né de la rencontre, trois ans auparavant, entre Marge Dean, coprésidente de Women in Animation (WIA), et

l'équipe du festival. L'année suivante, était officiellement lancée Les Femmes s'Animent (LFA), née d'un constat similaire à celui opéré par WIA. Si la parité est de mise dans les écoles d'animation, les femmes étant souvent majoritaires, elles ne sont plus que 20% à 30% à occuper ensuite des postes créatifs dans l'industrie. Autant d'initiatives dont le point d'orgue a été la création en février 2018, par Le Deuxième Regard, du collectif 50/50 pour 2020, constitué alors de 300 personnalités du secteur. Depuis, 50/50 est devenu un acteur incontournable, impulsant la signature de trois chartes, publiant des études et coorganisant, avec le CNC et le ministère de la Culture, les Assises pour la parité, l'égalité et la diversité à partir de septembre 2018.

Le cinéma français compte des réalisatrices de renom, rejointes depuis une quinzaine d'années par une nouvelle génération, composée notamment de Mia Hansen-Løve, Sophie Letourneur, Céline Sciamma, Rebecca Zlotowski, Audrey Dana, Alice Winocour ou encore Justine Triet. Des cinéastes comme Julia Ducournau et Coralie Fargeat se sont emparées avec succès du cinéma de genre en y imposant leur marque de fabrique. *Mignonnes*, le premier long métrage de Maimouna Doucouré, dont le scénario avait été

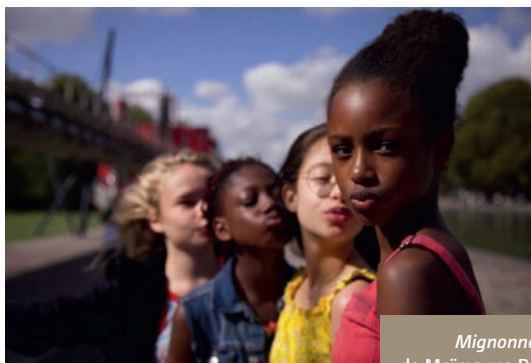
primé à Sundance, a été acheté par Netflix qui avait précédemment fait l'acquisition de *Divines* de Houda Benyamina. L'année 2020 a été marquée par l'arrivée de nouvelles signatures fortes et singulières, comme en témoignent *Jumbo* de Zoé Wittock et *Slalom* de Charlène Favier, dont la sortie était initialement calée au 16 décembre. Et *Antoinette dans les Cévennes* de Caroline Vignal frôlait les 750 000 entrées lorsque les salles ont dû refermer leurs portes le 30 octobre.

"COMPTER LES FEMMES POUR QUE LES FEMMES COMPTENT"

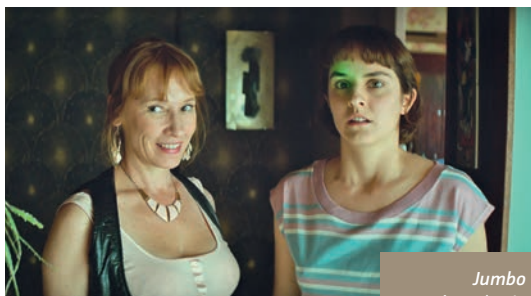
À première vue, la situation semble donc s'être améliorée depuis 2012 en termes de visibilité. Mais l'un des grands dangers qui menace le combat pour la parité passe par le fait de se contenter de quelques porte-étendards. Ce n'est pas un hasard si le grand mantra des organisations telles que le Lab Femmes de cinéma et 50/50 est "Compter les femmes pour que les femmes comptent". Car en termes de disparité, les chiffres sont toujours aussi choquants. Intitulée "La place des femmes dans l'industrie cinématographique et audiovisuelle", la dernière étude sur le sujet remonte au 8 mars dernier. Réalisée par le CNC, avec le concours d'Audiens, elle analyse "les effectifs féminins présents au sein du CNC, dans la réalisation de films et dans les différents métiers de la production cinématographique et audiovisuelle". Parmi les faits saillants, on note que 25,9% des titres français agréés en 2019 sont réalisés ou coréalisés par des femmes.

"Sur la période 2010-2019, le nombre de films de réalisatrices agréés progresse de 43,8%, alors que l'augmentation des films réalisés par des hommes n'est que de 6,7%." Autre élément marquant, "en 2019, le devis moyen des films français réalisés par des femmes est inférieur d'environ 2 M€ à celui des hommes". Et l'étude de poursuivre, "ces écarts s'expliquent en partie par l'absence de très grosses productions confiées à des femmes et l'importance du genre documentaire au sein des films réalisés par des femmes, genre moins coûteux à produire". Quant au coût moyen de distribution des films de réalisatrices, il est "d'un tiers inférieur à celui des films des hommes". Certes, le chiffre de 26% d'œuvres créées par des femmes n'est pas négligeable mais il suffit d'inverser sa lecture pour que le prisme devienne radicalement différent : 74% des films ont été faits par des hommes en 2019. Une disparité encore plus prononcée dans l'audiovisuel, ce qui a amené Delphine Ernotte à s'engager sur le chiffre de 30% de réalisatrices d'ici 2021, lors de sa reconduction à la tête de France Télévisions. Dans son livre blanc "Auteurs-auteurs" publié début 2021, la Scam a notamment constaté que "le documentaire unitaire restait le bastion des hommes". Mais, si seulement 37% de ses membres sont des femmes, elle note une féminisation chez ses nouveaux adhérents, avec 43% de femmes.

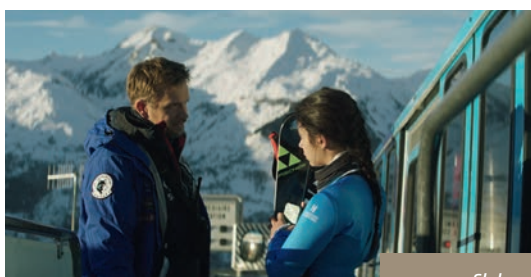
"Quand nous sommes arrivés en 2018, nous avons tout de suite rencontré des interlocuteurs sincères. Tous le sont d'une manière générale. Mais la différence c'est qui mène des actions?", s'interroge Sandrine Brauer pour 50/50. "Je pense qu'on est paradoxalement dans un moment assez



Mignonnes
de Maïmouna Doucouré.



Jumbo
de Zoé Wittock.



Slalom
de Charlène Favier.



Revenge
de Coralie Fargeat.

dangereux. Tout le monde a les mots parité et diversité à la bouche. Mais on manque d'avancées concrètes." Le dernier chantier d'envergure a été celui des violences et du harcèlement. Il a débouché sur un livre blanc, conçu par 50/50 comme "un rappel légal et une proposition structurée pour créer un cadre de travail sain et apaisé". Entre-temps, le CNC a mis en place depuis octobre 2020 des modules de formation visant à prévenir les violences sexistes et sexuelles et à les combattre. Et une nouvelle étape a été franchie le 1^{er} janvier avec l'instauration effective de la conditionnalité des aides au respect, "par les entreprises qui les demandent, d'obligations précises en matière de prévention et de détection du harcèlement sexuel". Par ailleurs, à l'issue des dernières assises, Dominique Boutonnat a confié à Hugo Rubini une mission, afin de trouver une solution assurantielle pour couvrir le risque de "fait de harcèlement" au sein des contrats d'assurance des tournages. En termes de parité, les écoles ont depuis longtemps fait des efforts significatifs, ne serait-ce que pour la composition de leurs jurys, un mouvement similaire ayant été lancé par La Fémis pour les directions de ses départements. L'Esec,

Lucie Borleteau

FICTION

RÉALISATRICE ET COPRÉSIDENTE DE LA SRF

Elle a tourné trois courts métrages, dont *La grève des ventres*, avant de passer au long avec *Fidelio*, *l'odyssée d'Alice*, puis *Chanson douce*. Elle est également réalisatrice de la série *Cannabis*.

► Votre parcours de réalisatrice a-t-il été semé d'obstacles ?

Je n'ai jamais eu l'impression que ça pouvait bloquer parce que j'étais une femme. Je n'ai pas eu d'inhibition car j'avais des modèles de réalisatrices dès le début : à Nantes, j'ai vu, comme tous les enfants de CM2, le film d'Agnès Varda sur Jacques Demy. J'étais au lycée quand sortaient les premiers longs de Catherine Corsini, Anne Fontaine. Je me souviens avoir vu Claire Denis présenter *Nénette et Boni* en salle. Je suis arrivée à une époque où cela représentait de moins en moins un frein. Quand la série *Cannabis* m'a été confiée par Tonie Marshall, j'étais surprise : il y avait de beaux personnages féminins, flamboyants, mais c'était tout de même très mec, avec beaucoup de scènes d'action. Et c'est ce qui plaisait à Tonie en fait, d'oser faire ce pas de côté. Le directeur de production m'a quand même proposé de faire réaliser les scènes de cascades par un homme. Mais j'ai refusé parce que ça m'intéressait justement de tout faire.

► Vous ne craignez pas d'être cantonnée à un certain type de films à petits budgets ?

Si on songe à l'écologie, un tournage très cher n'est pas forcément un modèle à suivre pour le futur. Et puis, pour user d'une métaphore pas très subtile, je dirais que ce sont souvent les hommes qui ont envie de rouler dans des grosses bagnoles. Pourquoi les imiter ? L'idée d'avoir un budget très élevé ne m'excite pas du tout. Il y a aussi le fait qu'on confie rarement des grosses productions à de jeunes



cinéastes. Avec les nouvelles générations, on commence à tendre vers la parité, même si on n'y est pas encore : ça devrait réduire les écarts de salaires et de budgets. Moi, ce qui m'excite, c'est de pouvoir faire les films dont je rêve. Or si je ressens des blocages, c'est plutôt sur les thématiques.

► On attend d'une femme qu'elle aborde des sujets précis ?

Surtout qu'elle les traite d'une certaine façon. Sur l'écriture de *Fidelio*, on m'a parfois fait la leçon dans certaines commissions. Certains membres anticipent les goûts des spectateurs et se montrent plus frileux qu'eux sur ce qui pourrait être clivant – en l'occurrence une jeune femme qui vit sa liberté, notamment sexuelle. Ensuite, lors de la projection du film en festivals, j'ai senti une sorte d'attente. Celle d'un traitement un peu à l'américaine – qui pour moi est complètement dépassé –, selon lequel, pour s'imposer dans un milieu très masculin, celui de la marine marchande, une femme doit être très dure et de toute façon va en souffrir. C'est beaucoup plus complexe que ça. Cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas de difficultés, mais ce n'est pas un discours tout cuit. *Chanson douce*, on me l'a sans doute proposé parce que je suis une femme. Mais je ne regrette rien. C'était passionnant de me frotter à cette vision cauchemardesque de la maternité.

Propos recueillis par P. C.



Fabienne Silvestre-Bertoncini,
cofondatrice et directrice générale
du Lab Femmes de cinéma.

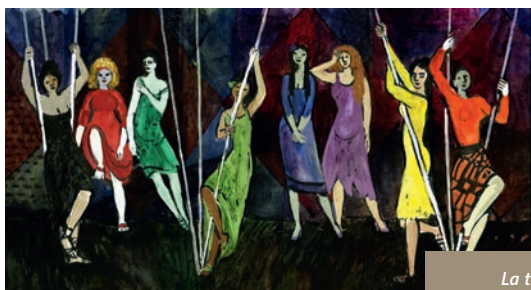
de son côté, enregistre une moyenne de 45% d'étudiantes sur les trois dernières années, mais avec des fluctuations et des inversions de tendance. Sous l'impulsion de Frédérique Bredin, le CNC a mis en place une bonification du fonds de soutien de 15% aux films dont les équipes sont paritaires. 22% des titres soutenus par le Centre en ont bénéficié en 2019 (le documentaire étant éligible seulement à partir de l'été) et 34% en 2020. Un argument de poids dans la balance de ceux qui penchent pour différents trains de mesures, qu'elles soient incitatives ou contraignantes. Mais si la place des femmes, et notamment des réalisatrices, est aujourd'hui précisément quantifiée, laissant entrevoir de fortes marges

de progression, les causes réelles des points de blocage sont complexes à identifier et beaucoup de questions restent sans réponse, à commencer par la principale. Pourquoi les femmes semblent-elles cantonnées globalement à un cinéma à petit budget ? La dernière étude du CNC confirme que, sur la période 2010-2019, "le devis le plus élevé pour un long métrage réalisé par une femme est de 22,92 M€ (*Aline* de Valérie Lemerrier), contre 66,19 M€ pour les hommes (*Braqueurs d'élite* de Steven Quale)". Serait-elles moins aptes à diriger des films de marché ? "Dans l'animation, les réalisatrices qui passent au long métrage sont identifiées cinéma d'auteur, comme Florence Miailhe. ●●●



Le collectif 50/50.

© JULIEN LIÉVARD POUR LE FILM FRANÇAIS



La traversée de Florence Miailhe.

© ARTE/ARTE FRANCE CINÉMA



Dix pour cent, série créée par Fanny Herrero.

© MON VOISIN PRODUCTIONS/MOTHER PRODUCTION/FRANCE TÉLÉVISIONS

Brigitte Chevet DOCUMENTAIRE

RÉALISATRICE ET PRÉSIDENTE DE LA COMMISSION AUDIOVISUELLE DE LA SCAM



© HOME

Autrice-réalisatrice de plus d'une vingtaine de documentaires, elle a récemment achevé *Jean Jouzel, dans la bataille du siècle*, ainsi que *Distanciation*, film collectif à cinq voix sur les débuts de la pandémie de Covid 19.

► Votre parcours de réalisatrice a-t-il été semé d'obstacles ?

À la base, j'ai une formation de journaliste reporter d'image. Au Centre de formation des journalistes (CFJ), j'étais de la première génération de femmes à avoir une caméra à l'épaule. Or filmer était à la base un acte masculin, voire phallique ! Tout au long de mon parcours scolaire, la mixité allait de soi. Je suis rentrée dans la vie professionnelle en 1986, et cela a été un vrai choc : quelque chose ne collait pas dans le regard des autres, étonnés de voir une femme porter une caméra. On me questionnait sur mon identité sexuée. "Est-ce que tu es une vraie femme pour avoir choisi de faire ça ?" Ensuite, je suis passée à la réalisation, mais les questions étaient toujours là. J'ai même eu le droit à "avec qui as-tu couché pour obtenir ce film ?" J'ai mis beaucoup de temps à me sentir légitime en tant que réalisatrice.

► Avez-vous parfois rencontré des réticences de la part des diffuseurs ?

Je ne peux pas dire que j'ai été empêchée de travailler, je suis heureuse dans mon métier, même si j'aimerais bien avoir accès à des cases mieux financées pour certains projets. Je fais beaucoup de films avec France 3 Région. Je vis à Rennes. Or ne pas habiter à Paris constitue

un autre plafond de verre en documentaire. Il faut étudier ça globalement, comme l'a fait l'étude de la Scam, et les chiffres sont éloquentes : les réalisatrices ont beaucoup moins accès au prime-time et aux gros budgets que les hommes. Mon mari a un parcours quasi identique au mien, mais il a fait plus de films. Cela compte, en termes de carrière et de revenus. Nous avons eu deux enfants, c'est moi qui ai le plus largement absorbé ces changements de la vie familiale. En renonçant par exemple aux tournages lointains, en travaillant moins. C'est quelque chose d'accepté entre nous, mais qui n'a sans doute jamais été consciemment pensé. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de mes collègues femmes n'ont pas d'enfant.

► Vous êtes-vous sentie cantonnée à un certain type de documentaires ?

J'ai parfois ressenti qu'on ne m'attendait pas sur certains sujets. Les questions liées à l'énergie me passionnent. J'ai réalisé des films sur le démantèlement nucléaire ou l'énergie solaire. Or j'ai lu de la surprise dans certains regards sur ce positionnement. Mais les mentalités évoluent positivement. Nous sommes la première génération à raconter le monde d'un point de vue féminin, et c'est important sur certains sujets. Les réalisateurs hommes, même avec la meilleure volonté du monde, auront toujours un point de vue masculin. J'ai fait des portraits de femmes, comme Rose Valland. Elle a sauvé 100 000 œuvres d'art volées par les nazis en France. N'importe quel homme ayant ce palmarès aurait des avenues à son nom. Elle a été totalement oubliée. Faire un film sur elle était sacrément utile !

Propos recueillis par P. C.

En France, la seule grosse propriété intellectuelle du secteur est *Astérix*. Des producteurs oseront-ils un jour en confier la réalisation à une femme ? La question mérite d'être posée", argumente Corinne Kouper (TeamTO et Les Femmes s'Animent). "Il semble bien qu'il y ait au départ un problème de confiance, un raccourci entre retour sur investissement et genre, analyse la distributrice Jane Roger (JHR Films), coprésidente du SDI. Et cela conduit vite à un engrenage. À partir du moment où on ne confie pas ce type de

production à une femme, il ne peut y avoir de contre-exemple. Donc la prise de conscience et le changement doivent être impulsés par le politique." Dans ces métiers de réputation, la faible proportion des réalisatrices joue en leur défaveur sur le marché, les tensions résultant de la crise sanitaire n'allant pas dans le sens de la prise de risque accrue. Cette réalité objective permet également d'expliquer les disparités salariales toujours constatées. "On a vraiment l'impression d'un fonctionnement systémique. Comme on se situe dans

une économie prototypale, producteurs, distributeurs et vendeurs ont besoin de points de repère. Ils reproduisent ce qui a été fait auparavant. La question c'est comment faire tomber ces points de repère et faire cesser les inégalités ?", explique Sandrine Brauer. Un cercle vicieux qu'il faudra bien arriver à briser pour permettre le développement de nouveaux récits. Le mentorat semble à ce titre une solution d'avenir. Seule certitude à ce jour, le collectif 50/50 n'est pas prêt de s'auto-dissoudre. ❖

Chloé Miller ANIMATION

RÉALISATRICE

Après une première expérience de réalisatrice sur deux épisodes de *Zoé Kézako* et avoir réalisé deux saisons d'*Angelo la Débrouille*, elle vient de démarrer *Jade Armor*, qui sera une série action-comédie.



© HR

► Votre parcours est un peu atypique...

J'ai suivi deux cursus, celui de l'Emca et de La Poudrière. C'était il y a une vingtaine d'années. À l'époque, il y avait une sorte d'idée reçue qui voulait que les filles soient les petites mains. Ce n'était pas forcément dévalorisant, mais traditionnellement, par

exemple chez Disney, les filles faisaient la couleur. Elles étaient censées être artistiquement douées mais la technique, le dessin, ce n'était pas leur fort. Entre élèves, cela restait de l'ordre de la boutade. Pour nous, ce n'était pas un sujet. Je ne me suis jamais dit "tu seras coloriste". Ma sortie de l'école s'est faite à une période où il y a eu beaucoup de travail. C'était le grand retour de l'animation en France, notamment via les logiciels comme Flash qui permettaient de produire à moindre coût. Partir sur du court métrage était un long parcours, cela supposait notamment d'avoir des bourses. La majorité d'entre nous est partie dans l'industrie, y compris ceux qui avaient des velléités de réalisation. Mais c'est vraiment propre à ma génération.

► Vous avez assez rapidement réalisé des séries...

Corinne Kouper, qui est une productrice engagée, s'est adressée à La Poudrière afin qu'on lui propose différents profils. J'ai donc été embauchée par TeamTO en tant que première assistante réalisatrice sur la deuxième saison de la série *Zoé Kézako* dont le réalisateur était Fabrice Fouquet. Il m'a proposé de coréaliser deux des derniers épisodes. Cela s'était fait dans l'optique que je réalise une éventuelle 3^e saison. Comme elle ne s'est pas faite, Corinne m'a proposé de travailler sur un nouveau projet de série : *Angelo la Débrouille*. C'était assez exceptionnel et beaucoup de filles

me l'ont alors dit. Il y avait encore très peu de réalisatrices sur ce type de projets. Cela semblait inenvisageable pour beaucoup. J'ai réalisé les deux premières saisons, la deuxième avec mon premier assistant réalisateur, Franz Kirchner.

► Vous n'avez jamais douté de votre légitimité ?

Au début, j'ai dû me donner à 300% pour être sûre d'être complètement légitime, mais ensuite je n'ai jamais vraiment eu à me bagarrer, hormis les tensions inhérentes à ce type de projet. Puis, j'ai connu une expérience plus difficile sur le long métrage *Gus, petit oiseau, grand voyage* de Christian De Vita, toujours produit par TeamTO. J'étais directrice artistique, mais quasiment tous les postes d'encadrement étaient tenus par des hommes en place depuis longtemps. Il y avait un sexisme latent, une sorte de déférence vis-à-vis de la "sensibilité des filles, bonnes pour faire de la couleur". Christian De Vita n'était absolument pour rien dans cette ambiance. Je le tiens en grande estime et j'ai beaucoup aimé travailler avec lui. Mais c'était lié à des personnalités au sein des équipes techniques. Peut-être est-ce propre au cinéma : la certitude de faire quelque chose de prestigieux qui entraîne un concours d'ego...

Propos recueillis par P. C.